

## « Co-âgiter »

### De Madrid à Paris, une approche sociologique de maisonnées intergénérationnelles

« C'est l'histoire de Sarah et Frida. Sarah, une étudiante qui affiche une vingtaine d'années et Frida, une retraitée qui balade gaiement ses quatre-vingt douze printemps. Toutes les deux n'ont a priori rien en commun. Et pourtant, elles partagent un trois-pièces dans le 17<sup>e</sup> depuis le mois d'octobre », ainsi commence un article du *Journal du Dimanche*, paru le 27 février 2005. « Deux solitudes qui font bon ménage. L'une a besoin d'un toit. L'autre ne peut plus vivre seule » commente un entrefilet du gratuit parisien *20 minutes*, le 29 mars 2005.

A lire la presse, la multiplication récente de mises en ménage d'anciens et de jeunes liés ni par la parenté, ni par une quelconque interconnaissance, se découvre comme le modèle du couteau suisse appliqué au cas du service à l'habité : un seul service à usages multiples. En effet, alors que les étudiants trouvent de plus en plus difficilement des logements dans les grandes villes universitaires d'Europe, de nombreuses personnes âgées vivent seules et disposent, dans ces mêmes espaces urbains, de patrimoines immobiliers de deux pièces ou plus. Devant la croissance numérique de ces deux populations dans les métropoles occidentales, sous les effets respectifs de la démocratisation de l'enseignement supérieur et du vieillissement démographique, l'Espagne, suivie par d'autres pays européens dont la France, appelle à la mixité intergénérationnelle, en encourageant depuis quelques années l'hébergement d'étudiants au domicile de propriétaires retraités contre divers services rendus (ménage, course, compagnie...).

Sous ce fronton enchanteur de nouvelles solidarités urbaines, associations et programmes locaux se sont créés tant à Madrid qu'à Paris pour animer ce rapprochement domestique entre deux âges situés aux extrémités du cycle de vie. Que ce soient les trois associations formées au cours des années 2004-2005 en Ile-de-France: « Le Pari-Solidaire », « Atout'âge » et « Logement-intergénération » ou l'ONG « Solidarios para el desarrollo »<sup>1</sup> et la fondation « Viure y Conviure »<sup>2</sup>, établies respectivement en 1996 et 1997 à Madrid, l'ensemble de ces acteurs locaux ont été rencontrés. A cet horizon méso-social, dit aussi : organisationnel, il ressort qu'un même protocole opérationnel régit, tel un système d'actions concret, ces mises en ménage d'étudiants et de propriétaires retraités : entrevues individuelles avec les divers postulants, puis arbitrage au cas par cas de la rencontre des deux parties, autant d'indicateurs qui dévoilent la volonté d'encadrer le social, pour optimiser l'utilité des relations. Ainsi, « logement intergénérationnel » en français, « alojamiento intergeneracional » en espagnol constituent les deux expressions qui, de la communauté madrilène à la région parisienne, sont employées par les instigateurs

---

<sup>1</sup> « Solidaires pour le développement ».

<sup>2</sup> « Vivre et vivre avec ».

institutionnels de la co-âgitation et qui décrivent la mixité résidentielle comme une « fable allégorique » dans laquelle « le corps social produirait, par l'émulsion des interactions individuelles, une socialité pacifiée, du liant social gommant les différences » (Jaillet M.-C., 1998, p.41).

Il s'agit dans cette communication d'interroger empiriquement ses supposés « principes actifs », pour reprendre une terminologie pharmaceutique. Est-ce que la cohabitation d'un étudiant et d'une personne âgée sous un même toit peut à elle seule augurer de nouvelles solidarités urbaines entre des individus situés aux frontières de deux âges de la vie ? « Dans quelle mesure la réduction de la distance sociale s'opère-t-elle par la proximité spatiale » (Chamboredon J.-C., Lemaire M., 1970) ? Pour questionner en ces termes désormais célèbres le logement intergénérationnel et en retirer une analyse plus distanciée, il m'a semblé important d'adopter « des postes variés d'observation de sa vie sociale », d'opérer « un palier en profondeur » comme le conseille G. Gurvitch (1992) en examinant le vécu des protagonistes quotidiens de la « co-âgitation ». Si cet éclairage sociologique va nous permettre d'appréhender des « effets de composition » plus diversifiés et moins idylliques que ne le prétendent ses promoteurs institutionnels (Grafmeyer Y., 1999), il est nécessaire auparavant d'en présenter son étayage méthodologique.

□ ***L'étayage méthodologique d'une approche inductive des pratiques et des représentations sociales liées à la cohabitation***

Pour comprendre comment deux inconnus parviennent à négocier une proximité habitable, les enquêtes socio-économiques quantitatives, par ailleurs instructives de l'ampleur de la crise du logement et de l'importance des pressions pesant sur le cadre bâti, semblent montrer leurs limites d'un point de vue pragmatique. C'est pourquoi en 2006 dans le cadre de mon travail de seconde année de Master de sociologie dont est tiré l'ouvrage : *L'étudiant et la personne âgée sous un même toit*, j'ai choisi de proposer une nouvelle approche sociologique, qualitative, plus proche du vécu individuel. Compte tenu du caractère marginal de ces cohabitations, puisqu'on en recense à cette date une centaine en région parisienne et un peu moins de 200 dans la communauté de Madrid, l'approche qualitative se révèle pertinente dans la mesure où elle permet de se focaliser sur des cas particuliers- certes non représentatifs des moyennes normées, puisque tel n'est pas l'objectif de la méthode – mais éclairant d'une autre façon de faire, socialement émergente.

C'est donc principalement à partir d'entrevues approfondies de personnes âgées et d'étudiants vivant sous un même toit que j'ai mené ma recherche. Une vingtaine d'individus, âgés de 18 à 96 ans, ont ainsi pu être rencontrés, soit une dizaine de ménages répartis équitablement entre les deux métropoles européennes. Ce recrutement raisonné s'inscrit dans une double perspective comparative puisque ce travail de terrain consiste non seulement à saisir la diversité de l'habiter entre deux générations mais

également à l'interroger à partir de deux cultures urbaines ancrées dans des territoires comparables au regard du nombre d'étudiants et de personnes âgées qu'ils accueillent.

Appréhender le fonctionnement d'une cohabitation intergénérationnelle nécessite de se rendre en son sein. En conséquence, les entretiens ont été menés sur le lieu de résidence de ces cohabitants et ce, de manière séparée. Les manières d'habiter, incluant intérieur et extérieur du domicile, deux techniques originales de recueil de données ont été mobilisées dans le cadre de ces entrevues. Nous avons en effet demandé à nos enquêtés de dessiner le plan de leur logement en indiquant les activités qu'ils effectuaient seul ou avec leur cohabitant, de spécifier les espaces qu'ils jugeaient personnels et ceux qu'ils considéraient comme collectifs. Avec cette ethnographie domestique s'est conjuguée le récit de pratiques que les personnes interviewées ont fait de leur mobilité intra urbaine et qu'elles ont matérialisée, à ma demande, par la représentation graphique de leurs ancrages et de leurs déplacements urbains. Ces clés méthodologiques exposées, il est désormais possible d'entrouvrir le volet micro-analytique de ces cohabitations intergénérationnelles.

□ ***La maisonnée intergénérationnelle : une socio anthropologie de l'interdépendance***

« Depuis que l'homme a pu penser sa relation à l'espace et l'exprimer, la tentation d'une analogie entre ordre spatial et ordre social a existé » (Ségaud M., 2006, p.61). A rebours de cette perspective, c'est en mettant à jour les effets de situation concourant à l'emménagement d'étudiants chez des propriétaires retraitées, leur répartition des tâches domestiques, leur appropriation respective du domicile ainsi que leur investissement de son environnement urbain et enfin leurs représentations de cette vie commune que nous allons ensemble entrevoir comment, au-delà de l'expression commune « logement intergénérationnel », ces citoyens bâtissent différents types de maisonnées. Par « maisonnée », nous entendons à la suite des anthropologues de la parenté européenne paysanne, « les relations qui unissent plusieurs personnes dans la production du quotidien alors même qu'aucun lien de sang ni d'alliance n'existe entre elles ». C'est donc une socio anthropologie de l'interdépendance que nous nous apprêtons à mener en pénétrant tour à tour dans « l'auberge étudiante », « la demeure gériatrique » et « le gîte néo-familial ». Ces noms de maisonnées sont des idéaux-types, des constructions sociologiques qui qualifient le réel sans pour autant prétendre l'épuiser. Ils recouvrent tant à Paris qu'à Madrid, les différentes régulations sociales que deux individus tissent pour coexister autour d'un même logement. Il apparaît en effet à l'échelle microsociale où se situe notre investigation que les appartenances culturelles des personnes interviewées ne déterminent pas leur mode d'habiter.

### □ *L'auberge étudiante*

Sous le premier type de charpentes relationnelles observées, cohabitent des retraitées plus ou moins âgées, en bonne condition physique, et des jeunes hommes d'origine étrangère, étudiants, à l'âge avancé, prolongeant leur cursus universitaire loin de leur pays natal. Sur les scènes locales de ces ménages, domestiques et urbaines, un jeu original de liens intergénérationnels s'interprète sous les traits d'un maître de maison au service de son hôte. Une inégalité des apports domestiques structure en effet la vie matérielle et quotidienne de ces groupes d'appartenances résidentielles. L'auberge étudiante s'apparente de fait à une situation d'hospitalité relativement classique. Un rapport asymétrique est entretenu par la souveraineté que la personne âgée exerce sur son logement. Pourvoyeuse du gîte et du couvert de l'étudiant, elle incarne une gouvernante, maîtresse des coutumes domestiques et dévouée à leurs tâches, des courses au ménage, en passant par le nettoyage du linge sal. Face à elle, l'étudiant se trouve assujéti à une dette exponentielle. En effet, dans son *Essai sur le don*, M. Mauss définit rigoureusement le lien du don et de l'échange par « la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre » (1950, p. 152). Or, à écouter nos jeunes enquêtés, accepter sans pouvoir rendre, c'est se subordonner, se sentir infantilisé.

Si l'étude du partage des tâches domestiques permet d'accéder au domaine du rapport à l'Autre et de la dynamique relationnelle, dans quelle mesure le monopole de l'ouvrage ménager par la personne âgée structure-t-il les territoires de la maisonnée ? Le territoire diffère de l'espace au sens où il est l'objet de délimitations, de marquages et d'appropriations collectives ou individuelles. En tant que construction relationnelle, l'auberge étudiante s'échafaude sur le décroisement de l'espace domestique, la dilatation des territoires dans une même logique communautaire. L'indifférenciation des espaces publics, privés et intimes au sein du logement caractérise ce type de cohabitation. Son décor domestique, entièrement confectionné par les propriétaires âgées, n'accorde que peu de place aux territoires estudiantins. Chez Marie-Rose, Mihai, étudiant roumain en politiques européennes, bénéficie tout juste d'un ancien placard à chaussures pour ranger ses vêtements mais, en aucun cas, d'une pièce personnelle. Dès lors, l'auberge étudiante est conçue comme une boîte à habiter par ses jeunes hôtes, une résidence où ils passent pour dormir, manger, prendre des affaires ou se reposer mais où ils n'organisent pas l'essentiel de leur temps. Ces rythmes d'occupation de l'intérieur domestique, réduits au strict nécessaire, incitent à examiner cette résidence intergénérationnelle sous son profil citadin.

L'auberge étudiante loge deux figures urbaines divergentes : la vieille sédentaire et le jeune nomade. Dans ce type de maisonnée intergénérationnelle, étudiants et personnes âgées n'empruntent pas les mêmes sentiers du quotidien. Alors que les retraitées concentrent l'essentiel de leurs déplacements autour de leur quartier résidentiel, fréquentant des pôles sociaux (lieux d'approvisionnement, local associatif, voisinage, résidences des amis) proches de leur domicile ; la mobilité de leurs hôtes

estudiantins procède non seulement d'une « dispersion des temps universitaires » mais aussi de « leur dilution dans l'espace » (Bonnet M., 1997, p.68). Escapades du foyer communautaire pour les jeunes adultes, ces excursions dans la ville sont supportées par leurs cohabitantes retraitées et ce, au double sens du verbe, « tolérer avec difficulté » et « soutenir ». En accueillant un étudiant étranger chez elles, ces vieilles dames s'incarnent non seulement dans le rôle de l'aubergiste, soucieux de l'organisation domestique et perturbé par les absences imprévisibles de son hôte, mais également dans celui de guide initiateur au système de signes et à la richesse sémantique de sa région urbaine.

Entre tension et coopération, comment les occupants de l'auberge étudiante se perçoivent-ils ? Objets de dons unilatéraux de la part de leurs cohabitantes retraitées, les étudiants ressentent de manière vive la précarité de leur condition. Teintée de maternage et d'une vision sexuée des rôles domestiques, l'auberge étudiante leur permet certes de se consacrer pleinement à leurs études. Toutefois, ces jeunes adultes souhaitent cet hébergement temporaire, aspirant à davantage d'indépendance et d'intimité. En dépit de cette défiance secrète de leurs jeunes hôtes, les vieilles dames disent se complaire dans leur rôle de maîtresse de maison dans la mesure où il leur permet de réinvestir une identité familière, un statut fonctionnel : celui de femme au foyer, de ménagère. Leur réserve se porte néanmoins sur le peu de témoignages d'affection qu'elles reçoivent en retour de leur dévouement domestique. Un cercle d'attentes insatisfaites entoure ainsi l'auberge étudiante mais n'enferme pas l'ensemble des foyers intergénérationnels observés. Parmi eux, deux autres dyades relationnelles ont pu être discernées.

#### □ *La demeure gériatrique*

Qualifié de « gériatrique », le deuxième type de maisonnée intergénérationnelle repéré procède de la nécessité pour la personne âgée de soins domestiques quasi-constants. Sous ce fronton, s'abritent des dames très âgées, ayant plus de 80 ans, se trouvant en pleine déprise, un état que les sociologues de la vieillesse définissent par la perte de nombreux statuts fonctionnels du fait de la dégradation de leur condition physique parfois grabataire. Avec elles, vivent des étudiantes d'âges variables, d'origine étrangère ou non. Dépourvues de toit, faute de moyens financiers suffisants pour en assumer le coût, toutes sont prêtes à jouer les aides ménagères pour en obtenir un. Cette forme de cohabitation repose sur une logique utilitariste. L'ouverture du domicile de la personne âgée est conditionnée par une marchandisation des tâches domestiques. Qu'ils s'agissent des courses, du ménage, de la préparation des repas ou du nettoyage du linge, ces activités sont effectuées par l'étudiante sur des plages horaires fixées de manière conjointe, en échange de quoi la personne âgée l'accueille sous son toit, lui concède une petite rémunération et finance l'économie domestique. Cette aide quotidienne se révèle particulièrement contraignante pour l'étudiante compte tenu du temps important qu'elle lui demande et des tâches délicates, notamment les soins du corps de la vieille dame (toilette, habillement...) qu'elle implique.

Comment cette relation de maître à employé de maison se définit-elle territorialement dans le logement ? Lors de nos visites à domicile, ce sont de véritables musées autobiographiques que les propriétaires au grand âge nous ont dévoilés à travers leur décor domestique. Elles affirment ainsi leur attachement à leur cadre de vie familial et ce, malgré leur caractère inadapté aux handicaps physiques dont elles souffrent. Dans ce type de maisonnée, les territoires proprement étudiantins sont des espaces en marge du logement, des chambres de bonnes situées sur le même palier, des pièces plus petites ou peu lumineuses. Bref, des espaces que les étudiantes perçoivent comme moins agréables à vivre que ceux occupés par les personnes âgées. Si chacune d'entre elles dispose de leur propre chambre et d'une salle de bain, la différence de confort observée entre l'univers domestique de la vieille dame et celui réservé à la jeune fille dénote une distinction de statuts entre ces deux cohabitantes et ce, au privilège de l'âge. Ce rapport de pouvoir entre les cohabitantes s'inverse, une fois la porte du logement franchie.

Dans l'espace urbain, l'aînée trébuche sur une perte de repères alors que la benjamine court vers un nouveau repaire. En effet, bâtie sur la fragilité physique des personnes âgées, ce type de cohabitation donne à voir des expériences urbaines diamétralement opposées. Proie majeure du vieillissement, la mobilité véhicule souffrances et angoisses chez les vieilles dames. Leur domicile constitue tant un cocon protecteur qu'un lieu d'enfermement dont elles ne s'extirpent qu'au prix d'une logistique matérielle importante (fauteuil roulant, taxi, assistance étroite d'un proche...). Si leurs jeunes cohabitantes les accompagnent dans leurs périples occasionnels à travers la ville (essentiellement tournés vers les services thérapeutiques), elles fréquentent seules les univers d'approvisionnement nécessaires pour faire tourner l'économie domestique de la maisonnée (courses alimentaires, médicales...). Aux yeux de ces dernières, l'espace urbain semble receler de nombreuses aménités (enrichissement intellectuel dans les établissements d'enseignement supérieur qu'elles fréquentent, sociabilités amicales lors de festivités nocturnes,...). Sous leur propre gouvernement, leurs déplacements à travers la capitale déploient opportunément une plage spatio-temporelle à la taille d'une vie étudiante. Si ces expériences citadines différentielles entre l'étudiante et la vieille dame creusent en pratique le fossé de leur différence d'âge, comment le perçoivent-elles ?

Confrontées à la rupture avec leur corps, les personnes âgées peuplant ce type de maisonnée soumettent l'hébergement d'étudiantes à leur bon vouloir, à la satisfaction qu'elles retirent des services reçus. Cette posture n'est pas sans ambiguïté puisqu'elle exprime tant un désir de commandement qu'un besoin de se faire choyer. Ainsi, c'est la jouvence de leurs cohabitantes, la propriété de rajeunir que ces vieilles dames recherchent dans leurs relations avec les étudiantes. Ces dernières redoutent au contraire leur déchéance physique, précipitant la fin de leur hébergement. Si ce deuxième type de cohabitations a été opéré par nécessité, le troisième mis à jour semble quant à lui fondé sur l'assentiment de ses occupants.

□ *Le gîte néo-familial*

Dernière escale en maisonnées intergénérationnelles, le gîte néo-familial est en effet l'idéal-type d'un compagnonnage entre étudiants et personnes âgées. La compagne, tel est précisément l'enjeu journalier de leur rapprochement résidentiel. Celui-ci recouvre une troisième forme d'interdépendance basée sur la logique réciproque du don/contre-don. Au creux des micro-situations quotidiennes, comment cette mutualité objective-t-elle une familiarité entre une dame âgée et une étudiante ? Ces deux figures féminines méritent d'être présentées. Au regard de notre enquête de terrain, le gîte néo-familial rassemble conceptuellement des retraitées d'âges variables, en bonne condition physique qui, jusqu'à une période relativement récente, hébergeaient des membres de leur famille (petits-enfants, neveux). Quant à leurs cohabitants, ce sont des étudiantes aux diverses appartenances culturelles, ayant entre 18 et 30 ans, qui tiennent un même discours sur la primordialité de leur réussite universitaire. Cette première identification n'appelle pas de généralisation mais son approfondissement analytique. Si les économies domestiques des deux maisonnées précédentes fonctionnaient autour d'une prise en charge unilatérale par l'un ou l'autre des cohabitants, celle du gîte néo-familial est double. A chaque cohabitante, se rattachent une production et une gestion domestiques singulières. Cette organisation ménagère plurielle s'observe notamment à travers la séparation de leurs produits alimentaires respectifs. Bien que les stocks de productions domestiques de la vieille dame et de l'étudiante soient individuels, les deux femmes se disent liées par une entraide occasionnelle (partage d'un plat longuement cuisiné, nettoyage d'une partie du linge de sa cohabitante pour remplir la machine à laver...). Au fil de ces dons ponctuels, leurs manières de faire étrangères deviennent familières au point de créer un sentiment de filiation. En rapprochant spontanément leur relation de celle nouée entre une grand-mère et une petite-fille, plusieurs de nos enquêtées suggèrent qu'une parenté peut naître simplement du quotidien partagé. Ce sentiment, éclairé par la théorie des humeurs de F. Héritier, renvoie à « la croyance traditionnelle selon laquelle la nourriture et la parole partagée créent un lien de paternité aussi fort que le sang » (1994).

Comment cette proximité habitable organise-t-elle les territoires du gîte néo-familial ? Si le logement est une structure fixe, qui délimite des frontières géographiques, l'organisation de ses territoires domestiques est moins une construction spatiale que sociale. En effet, comme cela a été vu précédemment, l'auberge étudiante ne diffère pas de la demeure gériatrique par son nombre de pièces, mais par la logique communautaire et non hiérarchique qui envahit l'ensemble des espaces du domicile. Dans le jeu social du gîte néo-familial, la distribution des territoires personnels (chambres et salles de bains) et des espaces communs (cuisine et séjour) est l'une des pierres de cette maisonnée. Ainsi, se lit spatialement « la dialectique de leur lien social entre la convergence et la divergence, la présence et l'absence, la porte et le pont » (Simmel G., 1999, p.43). Dans cette métaphore des formes de socialisation, G. Simmel conçoit « la porte » comme l'ensemble des frontières que nous posons à l'égard de toute altérité. Le « pont », quant à

lui, renvoie au dépassement de ces frontières, à l'entrée en relation. Si compagnie et isolement, tels un pouls, animent le cœur domestique du gîte néo-familial, qu'en est-il de son environnement urbain ?

En se prêtant au jeu de la représentation graphique de leurs déplacements citadins, les occupants du gîte néo-familial racontent deux expériences de l'urbanité, autrement dit, deux formes de relations nouées dans l'espace urbain. L'investissement des propriétaires âgées dans la ville est très lié aux possibilités de maintenir des liens affectifs essentiels. Ce constat, certaines des retraitées interviewées l'illustre par écrit et ce, d'une main tremblante, difficilement lisible mais accompagnée d'une parole pleine de ferveur pour leurs proches (enfants et petits-enfants). Alors que les vieilles dames entretiennent leur jardin familial par leurs visites ; leurs cohabitantes estudiantines, récemment arrivées dans la capitale, sèment de nouvelles sociabilités urbaines. Une expérience citadine n'étant pas réductible à l'autre, ces ménages intergénérationnels découvrent d'autres aventures urbaines en s'écoulant, et s'inquiètent d'autant plus de leur éloignement prolongé du domicile qu'elles méconnaissent les territoires de la ville où leur cohabitante circule.

Cet enrichissement mutuel au contact d'une génération différente de la sienne alimente un imaginaire de la « famille élective » à l'intérieur du gîte néo-familial (Singly F., 1993). Par ce concept, F. de Singly désigne en effet « une réappropriation volontaire des liens de parenté, centrée sur les personnes et la qualité des relations » (1993, p.77). Aussi comprend-t-on que les habitantes de cette maisonnée associent leur complicité à un sentiment de filiation. « S'appriivoiser, c'est créer des liens » dit le renard au Petit Prince de Saint-Exupéry (1999, p.48). Cette formule, le gîte néo-familial pourrait en faire sa devise, en tissant une forme originale de solidarité entre étudiante et personne âgée, savant dosage de proximité et de distance entre deux générations.

❑ ***La co-âgitation et ses nouvelles socialisations résidentielles :  
une leçon empirique revisitant la cohésion sociale***

Ces trois formes originales de régulation résidentielle du vis-à-vis de la jeunesse et de la vieillesse permettent de nuancer le présupposé spatialiste de cohésion sociale qui anime les acteurs institutionnels de la co-âgitation. Telle l'image du massif corallien de C. Lévi-Strauss, ce phénomène social comporte de multiples aspérités que la diversification des échelles d'observation peut opportunément déceler. L'intérêt de cette méthode consiste à montrer les liens et les discontinuités qui existent entre l'échelle méso-sociale, celle des organisations du logement intergénérationnel et celle micro-sociale, des interactions autour de l'espace de cohabitation. Chaque échelle dévoile une face différente de la co-âgitation sans qu'aucune ne puisse être réduite à l'autre. Si ce sont les sociabilités observées dans le « gîte néo-familial » qui prédominent actuellement l'imaginaire moteur d'une promotion étatique du logement intergénérationnel en France, cette recherche invite à la précaution en dévoilant la complexité et la flexibilité du lien social qui agite empiriquement l'étudiant et la personne âgée sous un même toit.



## Bibliographie

BONNET M., (novembre 1997), « Temporalités étudiantes : des mobilités sans qualités », *Annales de la Recherche Urbaine* n°77, pp.66-72.

CHAMBOREDON J-C., LEMAIRE M., (1970), "Proximité spatiale et distance sociale", in *Revue Française de Sociologie*, XI, 1.

GRAFMEYER Y., (1999), « La coexistence en milieu urbain, échanges, conflits, transactions », *Recherches Sociologiques*, 1999, vol XXX-1, p. 157-176.

HERITIER Fr., (1994), *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob, p.309-325

JAILLET M-C., (1998), « A propos de la mixité », Lyon, *Cahier du DSU*, n°21, pp.38-43.

LEVI-STRAUSS C., CHARBONNIER G., (1961), *Entretiens avec C. Lévi-Strauss*, Paris, Ed. Plon.

MAUSS M., « Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, 1, 30-186. Repris en 1950 dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF.

SAINT EXUPERY A., (1999), *Le Petit Prince*, Paris, Folio.

SEGAUD M., (2006), « L'ordinaire des espaces quotidiens », *Urbanisme* n°351, p.60.

SIMMEL G., (1999), *Sociologie : Etudes sur les formes de socialisation*, Paris, PUF, 1999.

SINGLY F., (1993), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.

WEBER F., GOJARD S., GRAMAIN A., (2003), *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, éd. La découverte.